

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 JANVIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—La littérature au Canada, par La Rédaction.—Bonne année à tous, par Gilberte.—Nos gravures, par de Thermes.—Mondanités.—Poésie : Souvenir d'enfance, par Emery Desroches.—Le père Lucien, par E. G...—Légende, par Alexandre Dumas.—Langage des yeux.—Poésie : La mort du cèdre, par Abel Letalle.—La toison d'or, par Jacquot.—L'ange gardien, par Luscinus.—La rose du vatican.—Rectification.—Deux mots du docteur.—Honnête homme et homme d'honneur, par Dr T. W...—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Conseils pratiques.—Une offre exceptionnelle.—Amusements.—Primes du mois de décembre.—Rébus.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—La Garde Indépendante Ville-Marie de Montréal : M. l'abbé LePailleur, aumônier ; M. Comte, commandant.—Echafaudage établi autour de la croix de Saint-Pierre de Rome.—Un carnage à la frontière Marocaine.—Portrait du prince Georges de Grèce.—Constructions comparées avec les Pyramides d'Égypte.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

LA LITTÉRATURE AU CANADA

Il y a trois ans, quelques-uns de nos jeunes étudiants, tant de l'Université Laval que du collège renommé de Sainte-Marie, des R.R. PP. Jésuites, fondaient une société à laquelle ils donnaient le titre modeste d'École Littéraire. Parmi ces jeunes audacieux, nous citerons MM. Louvigny de Montigny, Jean Charbonneau et Albert Ferland.

Quel était leur but ?

Simplement d'entretenir, et par là de développer les connaissances qu'ils pouvaient avoir acquises dans les Belles-Lettres. Ce que chacun produisait était passé au crible de la critique : et ce crible était à mailles serrées, croyez-le.

L'École végéta—comme toute institution sérieuse à ses débuts. Elle rencontra des difficultés qui eussent découragé des caractères moins jeunes, moins bien trempés, des hommes qui n'eussent pas été Canadiens, plus que cela, Canadiens-français.

Ici, j'ajouterai : et catholiques par conséquent, puisque Canadiens-français.

Je sais fort bien que l'on va me dire : "Mais le président, M. W. Larose, dans son discours du 29 décembre dernier, n'a-t-il pas dit que la politique et la religion ne doivent jamais servir de thème à aucune controverse ?"

Je répondrai que notre président a dit ces paroles, et qu'il a eu raison. Ces deux grandes idées ne peuvent

servir de thème à aucune discussion ; mais elles doivent être et sont respectées.

La poésie n'est-elle pas l'élévation de l'âme vers Dieu ? Elle recherche le vrai, le bon, le beau : n'est-ce pas là, Dieu ?

Aussi, la poésie sans l'idéal divin est-elle ce que fut la prose ampoulée, orgueilleuse de Cicéron, n'ayant ni principe, ni fin, et forcée de convaincre (! convaincre, comment ?) et la prose concise, nerveuse, et néanmoins harmonieuse, convaincue et convaincante des Jérôme, des Ambroise, des Augustin : le style de Cicéron a des fleurs... c'est tout. L'autre a des fruits peut-être après de prime abord, mais combien suaves après, longtemps après, toujours !

La petite École Littéraire vivait donc sans bruit, mais réunissant dans son sein tous les jeunes gens de bonne volonté.

Aux dernières élections semestrielles, un fin conteur, M. l'avocat Wilfrid Larose, fort apprécié à Paris, fut élu président. Tous nos lecteurs savent que M. Louis Fréchette, notre grand poète, avait depuis des mois, accepté d'être le président d'honneur de l'École.



Photo. Laprés & Lavergne

M. LOUIS FRÉCHETTE

On organise une séance publique, avec M. L. Fréchette comme conférencier ; les journaux l'annoncent, la curiosité, l'amour des belles joutes oratoires s'éveille dans le public de la ville — et voici que le 29 décembre dernier, au château des anciens gouverneurs, l'élite de la population accourt, la salle est trop petite, le succès par contre est absolu.

Avec le talent qu'on sait, M. L. Fréchette lit : *Veronica*, tenant la foule haletante suspendue à ses lèvres.

C'est une explosion de bravos, c'est un délire, quand il achève la lecture de son superbe drame.

Mais aussi, comme il a traité son sujet ! Avec quelle pureté de diction il l'a lu !

Après chaque acte, tandis que le Maître se reposait, les jeunes écrivains de l'École Littéraire lisaient des vers qu'ils avaient composés.

M. Jean Charbonneau dit *Les deux Majestés* ; les *Saisons de l'amour* ; et une pièce *Sur un vase grec*, M. de Bussièrès recita *Soirées allemandes* et *Kita-no-tendji*. M. Gonzalve Desaulniers donna *Caprice* et *Ballade de la Fille des Bois*. M. E.-Z. Massicotte avait apporté *La Valse* et *Rondel à l'aimée*. M. Albert Ferland avait, lui, *Le Poète* et *Les questions folles*.

M. Emile Nelligan déclama : *Un rêve de Watteau*, *Le Récital des Anqes* et *L'Idiot aux Cloches*.

Les nombreux auditeurs ne ménagèrent point leurs encouragements à tous ; les grands journaux publièrent des comptes-rendus enthousiastes : n'avons-nous pas

eu raison d'encourager, encourager toujours nos jeunes écrivains ? Pourquoi ne pourraient-ils, je vous le demande, manier la langue française avec la même aisance que leurs frères de France ?

L'épreuve est faite, elle est concluante, convaincante, décisive : le Canada français a sa littérature peut produire ses œuvres lui-même — nous l'avions prouvé par les Crémazie, les Fréchette, les Lemay etc, pour la poésie ; les Garneau, les Casgrain, les Huard, les Montpetit, etc, pour la prose.

Nous redisons aux jeunes, et nous le leur disons du fond du cœur :

Courage ! Continuez ! Donnez-nous souvent des séances comme celle du 29 décembre dernier, et ne cessez de travailler, de vous perfectionner !

Nous leur rappelons aussi que, dans la faible mesure de ses moyens, LE MONDE ILLUSTRÉ leur est acquis, leur est tout dévoué.

LA RÉDACTION.

P.-S.—Nous regrettons vivement qu'une longue indisposition ne nous ait pas permis de faire une analyse détaillée du beau drame de M. Fréchette : nous nous promettons de revenir sur ce sujet.

BONNE ANNÉE A TOUS

Depuis que l'aube froide estompant les cieux sur la dernière nuit de 1898 à jamais a disparu, ravis nous entendons cet écho : Bonne année, heureuse année ! que, tour à tour, ou tous à la fois nous nous répétons avec un plaisir toujours nouveau. Aussi tout contribue à la joie : les petits flocons de neige si blancs, si mignons, qui nous font éprouver un immense besoin de bonheur et d'amitiés intimes. Bien peu regrettent ce pauvre an qui vient de disparaître dans le gouffre béant du passé. Au contraire, que d'émotions, que d'espoir, que de sentiments divers s'agitent à ce seul mot : "Le jour de l'An !" Personne ne reste indifférent quand l'aurore d'une nouvelle année se lève sur le monde. Riches, pauvres, jeunes, vieux, fêtent ce jour exceptionnel entre tous. Certes la joie n'est pas égale partout.

Il y en a qui ne pourront guère chanter. C'est qu'au touchant appel qui se fera aujourd'hui, plus d'un nom bien aimé restera sans réponse. Nos larmes répondront pour lui ; chez les riches le bonheur est presque parfait, mais le pauvre qui voit son foyer sans feu, ses petits enfants grelottant de froid, ah ! comme il souffre, bien qu'il semble joyeux, et quelle est son angoisse en écoutant le vent qui gémit tristement ! Mais il lui faut sourire en voyant un rayon de plaisir sur le front de ses chers petits lesquels ayant reçu quelques bonbons, un morceau de tartine, se disent entr'eux : "Ah ! pourquoi tous les jours ne sont-ils pas des jours de l'An ?..."

Pour moi, je me compte au nombre des heureux : confortablement établie dans mon fauteuil auprès d'un feu qui pétille joyeusement, je nargue la neige qui tombe et le vent qui la pousse, je pense à mes amis, je cherche une société choisie dont les entretiens me charment et me distraient.

Instinctivement, chers confrères, bons lecteurs, c'est au foyer de notre brillant MONDE ILLUSTRÉ que je viens chercher à qui causer. C'est de la présomption, de l'audace, je le sais bien. La réflexion m'eût peut-être rendue plus craintive, mais je n'ai pas réfléchi, et me voilà. Allez-vous me repousser ?... Non, n'est-ce pas. Voyez, je ne puis retourner sur mes pas, dont la neige qui tombe efface toutes traces : laissez-moi plutôt rompre avec vous le pain béni de l'amitié, et, en vous pressant la main, vous souhaiter à tous, du meilleur de mon cœur, le bonheur et la joie dont vous êtes si dignes.

D'abord, à toi, cher MONDE ILLUSTRÉ, je te souhaite longue vie, prospérité, victoire sur tes ennemis, qui sont peut-être plus nombreux que tu ne le crois, et la fidélité de tous tes amis, fidélité qui est d'ailleurs bien facile, tu es si aimable.

Que vous dirai-je à vous, estimable directeur, qui êtes non seulement un littérateur, mais encore un ami